

Cécilia Dutter

Zeina,
bacha posh

Roman

éditions du
ROCHER

Zeina, bacha posh

Direction éditoriale : Jean-Marc Bastière

Tous droits de traduction, d'adaptation
et de reproduction réservés pour tous pays.

© 2015, Groupe Artège
Éditions du Rocher
28, rue Comte Félix Gastaldi - BP 521 - 98015 Monaco
www.editionsdurocher.fr

ISBN : 978-2-26807-915-8
ISBN epub : 978-2-26808-197-7

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

« Tu es une fille, il te faut l'admettre. »

Nuit d'incendie dans la tête de Zeina. Elle n'est qu'une bogue de rage incandescente. La frustration et la déception l'embrasent, la laissant chaque matin plus calcinée face à la réalité. Comme elle, son rêve ressemble à un tas de cendres.

Son séjour à Paris s'apparente à une chance qu'elle n'aurait pas le droit de saisir.

Avec l'association, le contrat a toujours été clair : le centre ne l'abrite qu'un an, le temps pour elle de réapprendre en douceur à être une femme. À l'issue de la trêve, elle devra faire face à cette fatalité. Accepter la réclusion à perpétuité qu'elle implique.

Si elle demeurait en France, pourrait-elle se départir de ses vêtements masculins ? L'idée l'a traversée : enfiler une jupe, des talons hauts, se laisser pousser les cheveux, maquiller ses yeux, sa bouche pour ressembler à celles qu'elle admire dans les rues de la capitale. Pourquoi ne pas participer elle aussi à ce grand carnaval ? Changer de supercherie. Pour une fois, ne plus avoir honte de ce que la nature lui a donné, ne plus cacher ses formes, mais exalter ses attributs pour mieux en jouer...

Marie a tenté de lui expliquer que l'identité ne se résumait pas à l'apparence vestimentaire.

– Quelle que soit l'enveloppe, tu es une fille, il te faut l'admettre.

– Pourtant, quand ma mère a voulu que je ne sois plus Zeina mais Zoheir, c'est bien mon apparence qu'elle a voulu changer, a rétorqué la jeune femme.

Comment lui donner tort ? Ce travestissement a modifié le

regard des gens sur sa personne comme son propre regard sur elle-même. Elle en a oublié sa vérité biologique. Lorsqu'à l'adolescence son corps a repris ses droits, elle a coupé ses cheveux ras, travaillé sa voix pour la rendre plus grave. Adoptant les attitudes et les mots de ses camarades de classe, endossant son rôle viril à la perfection, elle s'est montrée méprisante à l'égard des femmes de sa famille. Multipliant les jurons et les allusions graveleuses, elle s'est mise à leur donner des ordres. À se faire servir. Mais malgré tous ses efforts, elle ne parvenait pas à être « celui » auquel on lui avait fait croire durant toutes ces années. « Celui » auquel chacun, à l'extérieur de la maison, avait cru.

Un camion-poubelle passe avec fracas dans la rue Vandrezanne. La capitale s'éveille, son roulement reprend peu à peu. Dans son lit, elle attend que Farah, sa compagne de chambre, ouvre les paupières.

Tout à l'heure, ce sera au tour de son amie d'aller raconter son histoire à la radio. Son existence, tristement banale, ressemble à celle qui attend Zeina à son retour.

Issue d'une famille de six enfants, à douze ans, on l'a mariée à Dastager, de vingt ans son aîné. Elle a quitté ses parents pour s'installer chez lui. Régulièrement violée – quel autre mot utiliser ? – elle est tombée enceinte. Quand elle a prématurément perdu les eaux à sept mois de grossesse, elle s'est traînée jusqu'à la salle vétuste tenant lieu de maternité du quartier pour prendre place sur une des paillasses disponibles. Au pied de chacune trônait une bassine en plastique. « À quoi peut-elle bien servir ? », s'était-elle demandé avant de comprendre que le récipient recueillait le sang de la mère après l'expulsion. Une vision d'épouvante pour cette très jeune fille, ignorante de tout.

« C'est trop tôt, tu n'es pas à terme. Essaie de retenir ton bébé ! Il doit encore rester au chaud dans ton ventre », lui avait

dit la sage-femme, débordée par les autres parturientes. Tordue de douleurs, la petite s'était recroquevillée sur elle-même. Mais les contractions s'accroissaient. Quelques heures plus tard, dans l'indifférence générale, elle accouchait d'un bébé mort-né. Ensuite, elle était restée sans soins sur une pailleasse et avait contracté une infection. Lorsque les bénévoles de l'association Solidarités, venus visiter la maternité ce jour-là, avaient vu Farah, mutique et livide, agonisant dans un coin, Isabelle, le médecin français de la structure, s'était empressée de lui administrer plusieurs injections d'antibiotiques. Il avait fallu trois jours pour que la fièvre retombe et que son corps, peu à peu réhydraté, accepte de se relever.

Un an s'est écoulé depuis le drame. Farah garde des séquelles. Déchirure périnéale, lésions urétrales, fibrose cicatricielle, les complications sont multiples et extrêmement douloureuses. Si elle est venue en France, c'est avant tout pour se soigner. L'argument médical brandi par les bénévoles a fini par convaincre Dastager de la laisser partir. Sans cette intervention, elle ne pourra jamais avoir d'autres enfants.

– Bonjour. Bien dormi ?

– Peu, j'ai mal. J'ai hâte qu'on m'opère pour être comme avant, répond Farah.

Ce propos naïf attise l'amertume de Zeina. Sa guérison fera l'affaire de Dastager. L'opération va aider son épouse à remplir le seul rôle qu'il lui assigne : donner naissance à un petit mâle. Elle voudrait secouer son amie. À quoi bon ce séjour à Paris ? À quoi bon leur faire toucher du doigt le paradis français ? Leur voyage est une fumisterie à laquelle chacune participe docilement, récitant une leçon préparée, apprise par cœur. Qui les sauvera de l'enfer où elles seront bientôt rejetées sans même se rebeller ?

Dans quelques heures, Zeina doit rencontrer Catherine

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

En montant à bord, l'odeur d'urine et de crasse l'a prise à la gorge. Habitué, les autres n'ont pas bronché. À l'intérieur, une vingtaine de SDF, pour la plupart alcoolisés, attendaient que le bus reparte. Une dernière halte à la Porte Maillot et il filerait à la Maison de Nanterre, centre d'accueil et d'hébergement d'urgence.

Zeina ne savait pas où on les emmenait mais elle faisait confiance à Véro. La brune semblait vraiment s'être entichée de ce jeune Afghan perdu qu'elle ne lâchait pas d'une semelle.

À l'avant, une petite cabine séparée par une vitre abritait le chauffeur et les deux agents de police en uniforme, camp retranché d'où ils ne sortaient pas. Durant le trajet, les injures et les quolibets avaient fusé de toutes parts. Un clochard aviné avait tabassé son voisin sans que personne n'intervienne. Une femme avait vomi. Une autre s'était dénudée, exhibant son derrière dans l'hilarité générale.

Après une demi-heure de route, le bus s'était arrêté devant un corps de bâtiments d'allure carcérale, divisé en deux ailes. Ses nombreuses fenêtres étaient pourvues de barreaux. Un haut mur d'enceinte et la présence de surveillants en uniforme dans la cour renforçaient cette impression d'enfermement.

À la descente du car, les SDF avaient été dirigés vers l'entrée de l'immeuble sur lequel figurait le mot « CHAPSA » en grosses lettres, suivi de la mention : « Centre d'hébergement et d'assistance aux personnes sans abri ». Comme les autres, Zeina avait pénétré dans le grand réfectoire éclairé au néon, où on leur avait servi une soupe, du pain, un yaourt et des clémentines. N'ayant rien mangé depuis la veille, elle s'était ruée sur cette manne. Puis, on avait donné à chacun un numéro pour prendre une douche, passage obligé avant d'aller dormir.

Véro partageait une chambre avec cinq autres femmes. Pour sa part, Zeina avait dû rejoindre le dortoir général où seuls les

hommes étaient admis. S'efforçant de rester éveillée, elle avait glissé son sac à dos sous sa couverture et le tenait fermement contre son ventre de crainte qu'on le lui vole.

Elle songeait à sa fugue. Au courage qu'il lui avait fallu pour fuir. Depuis l'aube, les minutes et les heures avaient été régies par des problèmes pratiques : d'abord marcher pour s'éloigner du treizième arrondissement, se perdre dans une ville étrangère dont les mœurs et la langue lui étaient inconnues, puis lutter contre le froid, la pluie, la faim, et finalement, réussir à apprivoiser une bande de souldards qui voulaient la détrousser... Maintenant, l'imagination reprenait ses droits. À cette heure-ci, Mina, Storeï, Farah, Moska et Marie devaient être rentrées à Kaboul. Comment la directrice avait-elle expliqué l'absence de la jeune fille à l'arrivée ? Elle avait dû prévenir sa mère de sa disparition. Quelle avait été sa réaction ?

Zeina repense au taudis dans lequel elle a grandi. Un abri en terre crue, comme il y en a tant en Afghanistan. Un espace nu, éclairé par une fenêtre centrale donnant sur une cour intérieure avec, pour seul mobilier, des nattes étendues la nuit sur le sol qu'on repliait au petit matin. En comparaison, même le dortoir de la Maison de Nanterre lui semble douillet.

Sa mère lui manque. Malgré le conflit qui les oppose, malgré ses griefs envers elle, Zeina continue de l'aimer. Sans le justifier, elle comprend son raisonnement. En la travestissant, Rachida a voulu soustraire maladroitement sa fille cadette à son destin de femme. L'adolescence a anéanti sa chimère. Elle-même victime du système patriarcal en place, elle a alors ordonné à Zeina de recouvrer son identité d'origine parce qu'aucune autre alternative ne s'offrait plus à elle que de la marier.

Le sort des garçons est-il toujours plus enviable dans ce pays ? La jeune Afghane se souvient de Yassir, son camarade de classe. Elle revoit son allure élancée, la délicatesse de ses traits,

ses grands yeux noirs toujours sur le qui-vive. Du jour au lendemain, son ami n'était plus reparu à l'école. Inquiète, elle s'était rendue à son domicile pour prendre de ses nouvelles, essuyant un silence gêné de la part de son père. Pressé par ses questions, il avait fini par lâcher que le gamin était en formation dans le sud, sans autres précisions. Mais Ahmed, le cousin de Yassir, croisé en sortant de chez lui, s'était montré plus loquace : « Tu parles d'une formation ! Il danse pour des salopards... »

Cette allusion sans équivoque avait terrassé Zeina. La beauté du garçonnet l'avait perdu. À sept ans, ses parents avaient décidé d'en faire un *bacha bazi*, un « enfant-jouet » au service de la perversion des adultes. Selon Ahmed, ces derniers n'avaient pas hésité à le vendre à Daoudi dont tout le monde connaissait les activités coupables. Cependant, le commerce auquel le proxénète s'adonnait était si répandu, si ancré dans la culture afghane, que personne ne s'émouvait de ce qu'on considérait comme une « coutume ancestrale. » Depuis des siècles en effet, on apprenait à des garçons pré-pubères, choisis pour leur physique avantageux, à chanter et à danser devant un public masculin. Habillés en fille, ils tourbillonnaient pendant des heures sous les yeux des hommes avant d'être monnayés contre des faveurs sexuelles. La plupart des hauts dignitaires entretenaient plusieurs *bacha bazi*, des « garçons imberbes », pour leur plaisir et celui de leurs hôtes. Propriétaires de leurs petites victimes, ils faisaient d'eux des esclaves destinés à assouvir leurs désirs les plus vils.

Dans ce pays où l'on n'approchait pas facilement les femmes, gardées cachées à l'intérieur des maisons, les hommes avaient recours depuis toujours au palliatif du *bacha bazi* pour satisfaire leurs pulsions sexuelles. Un des rares bénéfices du régime taliban avait consisté à interdire le proxénétisme

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

Deux jours après la visite du médecin, avec l'aide des antibiotiques, Zeina est sur pied. Cet après-midi, Olivier la confie aux mains expertes de Fernando Semara, le pape de la coiffure parisienne. Le lieu est une institution. animateurs de télévision, journalistes, chanteuses, mannequins, petites ou grandes célébrités se pressent dans le salon de l'avenue Marceau.

– Je te présente Zeina, ma protégée.

– Hum... tu fais dans le transsexuel maintenant ? répond-il avec cet accent qu'il sur-joue pour souligner ses origines siciliennes dont il est immodérément fier.

– Qu'est-ce que tu racontes ? Tu vois bien que c'est une fille ! Regarde sa chevelure... dit le photographe, en soulevant le bonnet de Zeina.

Fernando esquisse une moue dégoûtée tandis que son interlocuteur se fâche :

– Ne fais pas ta mijaurée... Des cheveux comme ceux-là, on n'en voit pas tous les jours !

Le coiffeur triture une mèche du bout des doigts.

– Comment tu les trouves ?

– Sales... Emmêlés... Fourchus... il y a beaucoup de travail...

– Alors, au boulot ! Garde bien son côté sauvage, je veux que tu la rendes encore plus féline.

Fernando gravite autour de Zeina, scrutant son visage sous toutes ses facettes. Assise sur une chaise au milieu du salon, la jeune fille, rouge de honte, attend qu'il cesse de faire le derviche

tourneur. Pourquoi l'a-t-on emmenée ici ? Mais déjà, on la pousse vers le bac. La nuque tendue en arrière, elle sent un ruissellement d'eau chaude sur le sommet du crâne. Après le shampoing, on lui applique un masque capillaire en vue d'une séance intensive de démêlage.

C'est l'assistante de Fernando qui officie.

– Sa tignasse a formé des tapons, qu'est-ce que vous voulez que je fasse avec ça ? s'agace-t-elle en soulevant la masse noire détrempée qu'elle va devoir dompter.

Elle tire sur les cheveux, s'acharne sur les nœuds, arrache quelques touffes au passage, en soufflant ostensiblement pour que l'assemblée prenne part à sa peine.

– Aïe, ose timidement Zeina.

Malgré elle, les larmes coulent tandis que les gesticulations outrancières de la coiffeuse redoublent. La séance s'éternise.

– Quelle misère, s'exclame l'apprentie, en exhibant son peigne dont elle vient de casser deux dents.

La jeune fille endure son calvaire sans plus une plainte. Trois quarts d'heure s'écoulent avant que sa chevelure ébène, luisante de crème, soit enfin lissée. La coiffeuse s'emploie désormais à lui masser le cuir chevelu. Zeina se crispe. Jamais personne ne s'est permis de la toucher de la sorte. Le malaxage crânien, effectué par des doigts inconnus, s'apparente à une caresse indécente qui la brutalise, mais elle ne dit mot.

Après le rinçage final, Fernando s'adresse à Olivier :

– Un dégradé plongeant, ça te dirait ? Je laisse la longueur sur les épaules et je coupe sur les côtés... On les coiffe en brosse pour mettre en valeur le volume, d'accord ?

Le photographe opine de la tête.

Ballet des ciseaux. Valse des mains qui passent et repassent devant le visage de l'Afghane apeurée. Une à une, les mèches brunes tombent sur le sol. Personne n'a pris soin de lui

demander son avis. De nouveau, elle songe à s'échapper. Elle tourne son regard vers la baie vitrée donnant sur la rue. Dehors, il neige. Les passants patinent sur le trottoir. Elle connaît la torture du froid. En comparaison, les désagréments subis dans le salon sont un simple inconfort. Elle renonce à son projet.

Catherine n'a pas accompagné Zeina et Olivier. Elle a filé au bureau, prétextant une réunion. « Je ne veux pas de problèmes avec la police », a-t-elle répété au photographe. Il s'est empressé d'écarter ses craintes : « Zeina sera bientôt majeure, avec tes relations, ce serait le diable si tu n'arrivais pas à la faire régulariser. »

Ce ne sont pas les tracasseries judiciaires qui préoccupent la journaliste. Une interview dans *Reporters* vaut aussi cher que le Vingt-heures de TF1. Un graal que les attachées de presse se disputent pour faire grimper la côte des hommes politiques dont elles s'occupent. Si la police la poursuivait parce qu'elle abritait une clandestine, l'affaire serait aussitôt enterrée.

C'est une angoisse de femme qui la tenaille. Ravageuse. Olivier l'incarne. Depuis cinq ans, il joue sa partition dans la vie de Catherine. Violoniste hors pair, il a fait d'elle son instrument. Son archet vient tantôt caresser les cordes de ses failles, tantôt les pincer pour les désaccorder. Toujours, elle plie à ses caprices de musicien. Virtuose, il sait comme personne faire résonner en elle le son juste, cette note bleue jamais perçue auparavant. Las, à peine les répétitions achevées, c'est à d'autres variations qu'il rêve... Comment retenir son talent ? Elle donnerait tant pour être son Stradivarius.

Olivier a trente ans. Catherine, quarante-cinq. Ces quinze années qui les séparent pourraient n'être qu'un entracte au sein de leur concert commun. Cependant, il joue en solo, menaçant sans cesse d'interrompre le morceau. Elle vit dans cette hantise. Quand il place la sourdine sur le chevalet, réduisant du même

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

femmes.

Plus qu'avec son désir, c'est avec sa peur qu'il joue depuis cinq ans. Loin de la rassurer, il a creusé ses failles, orchestrant le manque par ses fréquentes absences nocturnes. Sans ce regard d'homme posé sur elle, sans son sexe érigé les soirs de chance où il la rejoint dans son lit, elle ne serait plus rien ou si peu : une grande dame de la télévision qui s'essouffle. Bientôt périmée. Est-ce de la faute de la journaliste si la société impose aux femmes d'être avant tout désirables ? Comme ses consœurs, elle le déplore, mais comme ces dernières, elle a joué de l'injonction. La rédactrice en chef de *Reporters* est aussi animatrice d'une émission télévisée hebdomadaire. L'Audimat a ses règles. Elle les a respectées. Malgré ses diplômes et ses compétences, c'est sur son physique qu'elle a misé. L'entretenir a toujours fait partie de son travail.

Maintenant qu'elle s'étirole, l'audience va lentement chuter. Catherine est trop intelligente, trop lucide, pour ne pas savoir qu'elle disparaîtra sous peu du paysage audiovisuel français sans que personne ne s'en émeuve. Inutile de lui rappeler l'économie de marché. Elle connaît mieux que quiconque la loi de l'offre et de la demande. On n'existe que tant qu'on est Quelqu'un.

Comment ne pas adorer plaire au plus grand nombre ? Depuis tant d'années, des millions de téléspectateurs la contemplant par écran interposé. Séduire a été son sport favori. Une vie entière à s'entraîner. Que font les championnes une fois à la retraite ?

Quand Olivier la pénètre de sa manière violente et brutale, elle oublie l'implacable chronobiologie. Elle aime qu'il la malmène. Être son jouet. Sa chose. Tout ce qu'il veut, pourvu qu'il soit là. Qu'il revienne encore et encore lui dire qu'elle reste femme envers et contre la barbarie du temps.

Depuis qu'elle a recueilli Zeina chez elle, elle assiste à son éclosion. Lentement, son corps, libéré, s'autorise à exprimer une féminité jusqu'ici taboue et refoulée. Ses seins ont poussé. Deux pointes se dressent sous son pull. La jeune fille n'est pas sans ignorer leur attrait. Gênée lorsqu'Olivier flatte trop crûment ces renflements de son regard vorace, elle cherche à les dissimuler sous un foulard qu'elle laisse négligemment retomber sur sa poitrine. Mais ce voile pudique ne fait qu'accroître l'excitation du photographe. Catherine en reconnaît tous les symptômes. Pupilles dilatées, concupiscent, il déguste des yeux sa protégée, tandis qu'impuissante, la journaliste assiste à ce crève-cœur.

Sous ses airs farouches, Zeina joue de son aura. Elle découvre le pouvoir de la beauté. Dont acte, elle fera de la sienne l'outil de sa libération. En l'assumant, en l'exaltant, elle échappera au sort des femmes de son pays, renversant les rôles pour imposer ses propres règles aux hommes. Bien sûr, tout n'est pas si clair dans son esprit. Mais la dialectique est en germe. À l'état d'intuition.

Olivier la conforte. En parfait manipulateur, il fait croire à sa proie qu'elle est libre. « Ma petite Zeina, si tu sais t'y prendre, tu seras une diva ! » lui susurre-t-il au creux de l'oreille. Sans connaître le sens exact de ces mots, elle saisit ce que le photographe infère : elle va tracer son propre chemin, belle illusion dans laquelle il la maintient quand il goudronne la route à emprunter.

Aucun doute, il fera d'elle une star des podiums. Elle goûtera alors au plaisir de la reconnaissance, connaîtra la jubilation d'être adulée, plongera dans cette folie dominatrice. Elle sera riche et courtisée par les hommes, mais lui seul profitera de la manne comme de ses faveurs.

Signe encourageant, Zeina lui sourit chaque jour davantage.

Non plus de ce plissement timide des lèvres qu'elle lui réservait aux tout débuts de leur rencontre. Non plus de cette moue honteuse des premières semaines. Désormais, elle affiche un *smile* de concours de miss, ce rictus hollywoodien enseigné par l'agence Elite. Décidément, elle est bonne élève.

« Souris, ma petite souris. Vois ce que je t'offre sur un plateau d'argent. Prends tout. C'est à toi. Tu seras bientôt la reine du globe ! »

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

sans qu'il paraisse ému par son état. Toutefois, lorsqu'il a terminé son assiette, il s'empare de son téléphone portable :

– *Allo, Joy... Wake up, dear !* La petite a passé une mauvaise nuit, elle est un peu... chiffonnée... Tu peux arranger ça avant la séance photos de 13 heures ?

Il raccroche et se lève. Zeina l'imité mais il lui fait signe de se rasseoir.

– Reste ici. Attends Joy. Moi, je vais me recoucher. Elle va te refaire une beauté, dit-il en lui pinçant familièrement la joue.

Elle le regarde s'éloigner, tendue à l'extrême. Dès qu'il tourne dans le hall et que sa silhouette massive disparaît, les muscles de la jeune fille s'autorisent à se relâcher. Alors, les larmes jaillissent. Un flot chaud et continu dévale son visage. Jamais elle ne s'est sentie si vulnérable. Elle prend soudain conscience que rien ne lui sera donné. Son rêve de liberté, d'Amérique, de gloire, comporte un prix. Cette nuit, c'est ce corps parfait de femme sur lequel il repose qui a versé la première dîme. En bon trésorier, Olivier est venu la prélever.

– *Coffee, please*, commande Joy au serveur, en s'asseyant face à Zeina.

La « bookeuse » ne lui demande pas la raison de son chagrin, l'appel d'Olivier était suffisamment clair. Elle lui tend un kleenex, se dirige vers le buffet puis en revient, une assiette chargée de victuailles à la main. Elle beurre deux toasts, les couvre de confiture et les offre à la jeune fille.

– *You have to eat something, darling.*

Zeina repose les tartines sans y toucher. Elle plante ses yeux embués dans ceux de son interlocutrice pour implorer son aide.

– *Don't worry, baby. Go on. Straight away !* l'exhorte cette dernière en saisissant ses avant-bras.

Elles remontent ensemble dans la chambre. Joy s'emploie à détendre le mannequin afin de la rendre présentable pour le

shooting de l'après-midi. Elle la fait asseoir, lui intime l'ordre de fermer les paupières et passe un coton imbibé de lotion fraîche sur son visage. Puis, elle étale une crème onctueuse sur son front et ses joues qu'elle fait pénétrer par de petits massages circulaires. Zeina s'abandonne à ses caresses pleines de sollicitude. Elle songe à sa mère, au temps béni où *bacha posh*, elle était le « garçon » idolâtré de la famille. De nouveau, les larmes lui montent aux yeux. Mais elle se reprend. C'est dans le souvenir de l'éden de la petite enfance qu'elle doit puiser des forces. Un paradis perdu à la puberté, l'adolescence ouvrant la porte des ténèbres.

Ce matin, face à la baie vitrée de son salon, au 56^e étage d'une tour du quartier de Chinatown, Zeina admire San Francisco qui repose à ses pieds.

L'existence lui semble absurde. Si pleine professionnellement. Si vide, pourtant.

Pourquoi ce brouhaha perpétuel ? Elle voudrait éteindre le son. Faire place au silence. Mais l'esprit refuse de se mettre sur pause. Même loin de toute agitation, en elle, le vacarme perdure.

Qui est-elle ? Douze années se sont écoulées depuis son arrivée aux États-Unis. Douze années qu'elle capte la lumière mais esquive les ombres de cette interrogation sans réponse. La gloire et l'adulation mondiale ont creusé son doute identitaire, étirant à l'extrême le sentiment d'étrangeté à soi. Aujourd'hui, elle s'enfonce. Loin, de plus en plus loin de la vérité des choses, des êtres et d'elle-même.

Personne ne doit soupçonner son malaise intérieur. L'apparence est son fonds de commerce. La surface lisse et soyeuse de sa personne, sa vitrine. Elle prend soin de dissimuler le capharnaüm qui règne au sein de sa boutique. De fait, sa petite affaire tourne à merveille. À presque trente ans, elle est à la tête d'une fortune qu'un gestionnaire de patrimoine se charge de faire fructifier.

Le vaste appartement de San Francisco a été son premier achat. Pour celle qui avait connu la misère et la rue, acquérir un toit était une obsession. Bien qu'elle y demeure peu, l'essentiel de son temps se dispersant à l'étranger, elle aime l'idée d'être ici

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

mise en scène orchestrée par le célèbre photographe.

À son tour, l'écrivain contemple longuement les portraits, puis se tourne vers le mannequin :

– Vous semblez apeurée, comme si vous étiez en danger...

Pourquoi ? Qu'est-ce qui vous terrorise ?

Elle ne bronche pas.

– D'où vient votre peur ? renchérit-il.

– Qu'est-ce que ça peut vous faire ?

– Je vous gêne, n'est-ce pas, avec mes questions...

– Qui êtes-vous pour me les poser ?

– Votre ami.

– Un ami dont je ne connais même pas le nom...

– C'est vrai. Pardonnez-moi. Je me présente : Christian Clervoy.

Il lui tend sa carte. Elle la range dans son sac sans la regarder et lui tend machinalement la sienne, en continuant de lui marquer une franche hostilité :

– J'ai déjà bien assez d'amis comme ça.

– Sans doute, mais aucun qui vous comprenne.

Estomaquée par son aplomb, elle l'observe en silence.

– C'est pourquoi je suis là.

– Vous êtes mon sauveur. Ça tombe bien, justement, je l'attendais ! s'esclaffe-t-elle, habituée à éconduire ses prétendants d'un trait d'humour citronné.

Elle déteste sa manière de lui faire des avances, et s'apprête à poliment prendre congé lorsqu'un journaliste du *Washington Post*, reconnaissant l'écrivain, s'approche d'eux. L'homme lui barre le passage. Résignée, sa coupe de champagne à la main, Zeina reste plantée là, finalement reconnaissante à l'intrus de détourner l'attention de ce courtisan prétentieux. D'une oreille distraite, elle écoute les deux hommes deviser sans prendre part à leur conversation.

Enfin, le cocktail s'achève.

– Au revoir, belle Zeina. Vous verrez combien la vie est simple et limpide en définitive, se permet de lui souffler Christian en la quittant.

Simple ? Aujourd'hui, dans sa tête, rien ne l'est. À presque trente ans, s'amorce la fin de sa carrière de mannequin. Bientôt, il lui faudra quitter les cimes pour se réhabituer au bitume. Un tournant qu'elle espère et qu'elle redoute à la fois. Ambivalents, les deux sentiments se disputent. Aucun ne l'emporte. Son mal-être s'accroît.

Ses questions, innombrables, s'enroulent autour d'elle-même, formant une pelote agglutinée qui bloque toute réflexion. « Seul compte ce que l'on fait de son présent. » Cette phrase, saisie au vol tout à l'heure, y répondait-elle ? La remarque s'adressait au journaliste avec lequel l'écrivain discutait. Très imbu de lui-même, le critique d'art craignait que la gloire d'Helmut Gardner ne gâte à terme son talent. « Il est trop tôt pour déclarer qu'il est un génie, arguait-il, rendez-vous dans dix ans, nous verrons si son œuvre tient la route. »

L'homme de lettres n'était visiblement pas dupe de ce discours convenu. Il avait gentiment renvoyé dans ses buts son interlocuteur qui ne semblait nullement avoir relevé son propos, mais Zeina se l'était approprié. « Qu'est-ce que je fais de mon présent ? », s'interroge-t-elle maintenant qu'elle est seule face à elle-même. Elle ne peut que constater : « Rien, sinon amasser de l'argent. » Aussitôt, sa voix intérieure rebondit : « Et à quoi me sert cet argent ? » Lucide, elle répond : « À rien, sinon épargner. » Alors tombe l'implacable conclusion de la raison : « Si le but de mon existence se résume à engranger des sous, qu'ai-je à craindre de l'avenir puisque mon but est d'ores et déjà atteint ? »

Pourtant la peur était là. L'écrivain avait raison : dictatoriale,

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

– Alors ?

– Vous avez quitté votre pays pour gagner votre liberté, n'est-ce pas ? Mon roman pose une question, une seule : l'avez-vous trouvée chez nous ?

– Bien sûr !

– J'étais certain que vous me feriez cette réponse.

– Oui. J'ai trouvé la liberté aux États-Unis. Fin du roman.

– Vous vous sentez libre aujourd'hui ?

– Et comment !

– Vraiment ?

– Écoutez, je suis indépendante financièrement. Je fais ce que je veux, quand je veux, avec qui je veux. Qu'est-ce qu'il vous faut de plus ?

Christian observe son invitée du coin de l'œil. Pour échapper à son regard, Zeina détaille la pièce, vaste et chaleureuse, où ils prennent l'apéritif. Le mobilier bourgeois lui rappelle celui de l'appartement de Catherine Nérand. Du sol au plafond, les murs sont tapissés de livres. Le salon est moderne, élégant, tout en cuir et bois, à l'exception d'une table en verre ceinte de quatre chaises, placée devant le *bow-window* central.

– Quand j'ai décidé de m'installer à San Francisco, je rêvais d'une maison victorienne comme la vôtre. J'en ai visité des quantités. Finalement, j'ai craqué pour un appartement en haut d'une tour, au 56^e étage, à cause de la vue, dit-elle pour tenter de changer de conversation.

– Comme je vous comprends. La vue sur la ville me manque.

– Surtout la nuit, tout scintille. On sent la vie autour de soi. On est moins seul...

– La solitude vous pèse, Zeina ?

– Parfois. Pas vous ?

– Plus maintenant. J'en ai souffert en France, où j'avais

pourtant beaucoup d'amis. Mais depuis que je suis ici, j'ai appris à vivre en bonne compagnie avec moi-même.

Elle incline la tête vers lui, conciliante.

– J'aimerais bien pouvoir en dire autant.

– Croyez-moi, vous êtes sur la voie.

Elle le regarde, intriguée, tandis qu'il précise :

– Vous allez vers une vraie liberté, quelque chose en moi le perçoit.

Brusquement, il se lève pour se diriger vers la cuisine. Elle l'entend s'affairer. Au bout de quelques minutes, il revient, avec deux plats.

– Si Mademoiselle veut bien se donner la peine de passer à table, propose-t-il sur un ton second degré délicieusement protocolaire.

Aurait-il pressenti la phobie de Zeina pour la nourriture ? A-t-il une idée de la panique qui l'envahit à l'approche du dîner ? Sans doute cherche-t-il à dédramatiser la situation par un trait d'humour.

Elle le rejoint, s'assoit sur la chaise qu'il vient de tirer à son intention. Elle regarde les mets disposés devant elle. À son grand soulagement, il a prévu une salade de crudités dont la vinaigrette est judicieusement mise à part et du poisson grillé.

– J'ai préparé un dîner léger car j'imagine que votre métier vous oblige à faire très attention à votre ligne...

– C'est gentil, merci.

– Vous êtes si mince...

Il n'ose le mot « maigre » mais il l'infère, sa voix le trahit.

– Pour défiler sur les podiums, je n'ai pas le choix.

– Ce n'est pas moi qui l'ai dit, souligne-t-il sournoisement.

Agacée, elle rebondit :

– Ah oui, j'oubliais... Je ne suis pas libre.

– Une femme libre accepterait-elle d'avoir un corps de

fillette sur prescription ?

Elle hausse les épaules tout en remplissant son assiette à ras bord. Ce soir, elle dévorera pour le faire mentir. Elle fait ce qu'elle veut, elle mange ce qu'elle veut, elle vit comme elle veut. Est-ce suffisamment clair ?

– Je vous ai heurtée, j'en suis désolé. Vous êtes parfaite, n'en doutez pas, chère Zeina.

– Je fais de mon mieux, ironise-t-elle.

– C'est certain !

– Qu'insinuez-vous encore ?

– Vous êtes l'emblème de la femme idéale que nous vantent les magazines.

– Pourquoi vous moquez-vous de moi ? C'est vexant à la longue !

– Je ne me moque pas le moins du monde. Vous faites vraiment de votre mieux pour répondre aux critères qu'on vous impose : vous êtes belle, mince, intelligente, indépendante, vous menez votre carrière tambour battant. Vous avez même une réputation de maîtresse hors pair. Vous voyez, vous êtes plus que parfaite sur tous les plans !

– Contente de vous l'entendre dire, s'exclame-t-elle en levant son verre.

Elle boit une gorgée de vin, puis reprend, frondeuse :

– Où voulez-vous en venir, Christian ? J'ai l'impression de passer devant un tribunal, ce soir. Quelle sentence me réservez-vous ?

– La peine capitale !

– Fichtre...

– Je vous condamne à ouvrir les yeux.

– Je les ouvre, dit-elle en les écarquillant.

– Sur vous-même.

– Et que suis-je censée voir ?

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

féminins, elle a pour ambition de sensibiliser la presse économique et politique, la télévision, la radio, les réseaux sociaux à la condition des Afghanes. À ses yeux, seule Zeina, grâce à sa notoriété, est capable de mobiliser les médias de tous bords pour porter haut ce combat.

Alicia dresse un tableau très sombre de la situation du pays. À l'heure où les États-Unis rappellent leurs militaires, la crise chronique dans laquelle est plongé l'Afghanistan interdit le désengagement humanitaire. Elle déroule sa plaidoirie : « Nous devons intensifier nos efforts. Jusqu'ici, les associations présentes sur le terrain ont coordonné leurs actions. Les unes ont mis en place des programmes alimentaires dans les zones rurales pour mieux gérer les ressources naturelles, les autres se sont concentrées sur Kaboul en venant en aide aux personnes vulnérables regroupées dans les camps de la ville. Ces dernières années, une forte migration urbaine a été enregistrée. La capitale a dû faire face à l'arrivée de réfugiés internes au pays fuyant les zones de guerre, et au retour de ceux qui avaient fui à l'étranger au plus fort du conflit. La population kabouli a été multipliée par quatre en une décennie pour atteindre près de dix millions d'habitants. Les deux tiers sont installés dans des baraquements de fortune, sans eau, ni électricité. Il faut impérativement que notre maillage humanitaire perdure, la survie de nombreux Afghans en dépend. »

Alicia semble intarissable. Elle explique à Zeina que rien n'a changé depuis qu'elle a fui. Si la chute du régime taliban et l'adoption d'une nouvelle constitution proclamant l'égalité entre hommes et femmes et accordant le droit de vote à ces dernières a instillé une faible lueur d'espoir, le droit des Afghanes demeure encore largement brimé. Bien qu'elles aient acquis quelques sièges au Parlement et qu'un ministre aux Affaires féminines ait été nommé, selon elle, leur condition reste désastreuse. Elle

achève son exposé par un amer constat et des chiffres alarmants : « La religion, très influente, surtout dans les provinces reculées où les traditions sont ancrées, maintient la plupart des femmes sous domination masculine. Les crimes et violences commis à leur encontre demeurent impunis. Plus d'un million de jeunes filles ne connaissent pas les bancs de l'école. Les années de guerre laissent soixante mille veuves contraintes d'élever seules plus de deux cent mille enfants. Des femmes sans ressources qui n'ont pas le droit de travailler et ne reçoivent aucune aide gouvernementale. »

Zeina sort complètement groggy de l'entretien. Une fatalité semble peser sur cette terre aride et désolée qui est sa patrie, si belle pourtant dans son dénuement, si pure et sauvage. De lointaines images lui reviennent en mémoire. Souvenirs des montagnes pelées du massif de l'Hindukush où, enfant, elle a passé ses étés chez ses grands-parents. Elle revoit les rivières gonflées par la fonte des neiges, ces crues aussi violentes qu'imprévisibles qui pouvaient emporter hommes et bétail et dont les villageois se méfiaient. Réminiscences des faubourgs de Kaboul, de la bâtisse où elle a grandi, des ruelles cabossées empruntées pour aller à l'école, des jeux de cerfs-volants, des rires, de l'insouciance liée au privilège d'être « un garçon » avant que l'adolescence ne vienne mettre un terme à cet âge d'or qu'était l'âge tendre.

Ce soir, elle se pose et réfléchit. Jusqu'ici sa vie se résume à un immense combat. Contre le sort, d'abord. Puis, contre Olivier pour s'affranchir de sa tutelle. Un jour, le photographe lui a dit que le lien dénaturé qui les unissait ressemblait à de l'amour. « Pathologique », a-t-il ajouté tristement. Elle en est convenue, sachant qu'elle ressentait à son égard une attirance-haine attisée par sa volonté de vengeance. Qu'avait-elle connu d'autre que cet

amour malade ? Que savait-elle de l'amour véritable ? Elle crevait de n'avoir jamais pu l'accueillir. À présent, elle luttait contre elle-même – certainement le plus dur combat qu'elle ait jamais mené – pour ne pas sombrer dans la dépression.

Elle a lu l'ouvrage offert par Christian. Après avoir parcouru l'ensemble des profils de *L'Ennéagramme*, elle s'est arrêtée sur le huitième, en effet le plus proche de son tempérament. Indépendante, volontaire et dominatrice, elle se reconnaît dans la psychologie particulière décrite. Malgré une apparente confiance en elle, une peur fondamentale d'être blessée ou contrôlée par autrui la tenaille. Pour la contenir, elle a cherché à maîtriser les événements, les gens, elle-même. Malgré cela, il semble que sa vie se soit construite sans qu'elle y participe. Elle n'a jamais su l'habiter d'une tranquille densité humaine. Du plus loin qu'elle se souvienne, le chaos a toujours régné dans sa tête. Aujourd'hui, l'existence s'apparente à un trou sombre aux parois lisses dans lequel elle a glissé sans parvenir à remonter.

« Nous sommes tous le produit de nos choix. Ce qu'on a été constitue ce que l'on est. » Ces deux phrases énoncées par Christian prennent soudain tout leur sens. Les fêlures de son passé font partie intégrante de son parcours. Elle doit cesser de les fuir pour regarder sa souffrance en face, l'assumer et l'accepter. Si l'existence la ramène aujourd'hui au point de départ de son histoire, là où la blessure a saigné jadis, c'est pour qu'elle panse cette plaie encore à vif en soignant celle du peuple afghan dont la douleur collective n'est pas différente de la sienne.

Elle se prend à rêver qu'un jour les garçons et les filles de ce pays naissent avec les mêmes droits et bénéficient d'une même entière liberté. Pour la première fois, elle ne pense plus à elle-même. Une cause supérieure à son bien-être, à sa carrière, l'invite à s'ouvrir aux autres. En son âme monte une exigence

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

Elle inspire profondément et compose le numéro. Zeina avait toujours gardé la carte de visite professionnelle de Catherine Nérand. La journaliste la lui avait donnée douze ans auparavant en la raccompagnant dans le hall de *Reporters* après l'interview qui devait faire connaître aux Français la petite *bacha posh* fraîchement débarquée dans leur pays. Catherine ne savait pas alors qu'elle l'hébergerait quelque temps plus tard. Ni que la jeune fille lui volerait involontairement son amant.

Pour cette dernière, la carte de visite avait valeur de symbole. Elle la conservait, tel un talisman, en souvenir de cette rencontre décisive avec celle que, bon gré mal gré, elle considérait comme sa bienfaitrice.

Quand la journaliste répond « allo » sur le ton décidé d'un chef d'entreprise, le mannequin reconnaît immédiatement sa voix. Son portrait lui apparaît dans un flash : son visage oblong encadré par un carré brun, son front haut et bombé, ses yeux bleus légèrement fardés, ses lèvres artificiellement gonflées de collagène. Elle se souvient qu'en toutes circonstances, Catherine affichait une image impeccable. Cette perfection avait un coût, elle se ruinait en soins esthétiques. Zeina s'était jadis ébaubie devant le nombre des produits cosmétiques trônant dans sa salle de bains. Son hôtesse semblait obsédée par la peur de vieillir. Elle courait les dermatologues, en quête du dernier traitement pour raffermir la peau. Lasers, peelings, mésothérapie, elle n'hésitait pas à tester toutes les techniques de rajeunissement du marché. Le résultat s'avérait toujours en deçà de la promesse commerciale, ce qui la poussait à essayer d'autres méthodes

censées déboucher sur de nouvelles perspectives miraculeuses. Une démarche stérile et sans fin.

À l'autre bout du fil, Catherine répond sur un ton sarcastique :

– Qu'est-ce qui me vaut le grand plaisir de ce coup de fil après toutes ces années ?

De fait, Zeina ne l'avait jamais recontactée. Elle ressentait une profonde culpabilité à l'égard de la journaliste. À cause d'elle, cette dernière avait perdu l'homme qu'elle aimait. Lui-même n'avait jamais cru bon de lui donner la moindre nouvelle. Main dans la main, les deux compères étaient partis à l'assaut de l'Amérique, la laissant seule et désespérée au sein du grand appartement de la rue de Bellechasse.

– Aucun signe de toi depuis ton départ et tu me téléphones, la bouche en cœur... Enfin, j'ai suivi ton ascension par médias interposés... Belle réussite, ma foi...

– Pardon, Catherine, j'aurais dû t'appeler avant mais... je n'ai pas osé...

Zeina se racle la gorge, puis reprend :

– Tu sais, avec Olivier, ça n'a pas duré...

– Ça m'est parfaitement égal, l'interrompt sèchement son interlocutrice.

– Je ne l'ai jamais aimé. Il en a beaucoup souffert. Il n'a pas été heureux avec moi. Je voulais que tu le saches.

Le mannequin marque une pause avant de confesser :

– Je n'y croyais plus, mais je viens de rencontrer quelqu'un de bien. Je crois que je suis amoureuse pour la toute première fois de ma vie.

– Tu as de la chance. Moi, je ne l'ai plus été depuis douze ans, persifle la journaliste.

– Je t'en supplie, pardonne-moi. Crois-moi, je n'ai rien fait pour te prendre Olivier.

– Ne t’inquiète pas. Je ne pense plus à lui aujourd’hui. Cet homme appartient au passé. Je l’ai complètement effacé de ma mémoire.

Zeina profite de ce début d’apaisement pour en venir à l’objet de son appel :

– Les Afghanes ont besoin de nous.

– Les Afghanes ?

– Oui, l’association Solidarités m’a demandé d’être son ambassadrice pour récolter des fonds. Je voudrais que tu m’aides.

– Je me doutais bien que ton coup de fil n’était pas désintéressé...

– S’il te plaît. J’ai besoin de toi.

– Écoute, je vais être franche. J’ai bientôt cinquante-sept ans. Je suis passée du statut de « grande dame de la presse » à celui de « vieille dame tout court ». Je ne peux plus faire grand-chose pour personne à l’heure qu’il est. J’ai fait mon temps.

– Attends de savoir ce que je te propose.

– Que veux-tu ?

– Que tu fasses un grand reportage sur la condition féminine en Afghanistan.

– Tout le monde s’en fiche...

– Pas si on l’illustre avec des photos de moi prises sur le terrain. L’ancienne *bacha posh* devenue top model, de retour dans son pays natal pour aider ses compatriotes, c’est vendeur, non ?

– Nettement plus, en effet ! Dis donc, je vois que tu as tout compris au système, toi...

– S’il faut prêter mon image pour qu’on parle d’elles, je n’ai pas de problème avec ça.

– Enfin, l’article fera aussi parler de toi, glisse insidieusement Catherine.

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

– « Zeina Arhar : Le retour de la fille prodigue au pays des anciens talibans » : le moins qu'on puisse dire, c'est qu'elle n'a pas lésiné ! s'exclame Olivier en découvrant le titre aguicheur choisi par Catherine pour son article.

Le numéro de *Reporters* a paru ce matin. La grande enquête réalisée par la journaliste à Kaboul fait la une. Le magazine lui consacre dix pages, agrémentées de nombreuses photos. En ambassadrice émérite, on y voit Zeina, rayonnante, sur tous les fronts. Au sein de l'interview exclusive qu'elle a accordée, elle dénonce les criantes inégalités entre les sexes, les violences faites aux femmes, les innombrables injustices dont elles sont victimes. Elle s'est exprimée avec des mots simples, bouleversants, que Catherine a retranscrits sans la trahir. Nul doute que ses propos percutants permettront de récolter de nouveaux fonds, comme de mobiliser la communauté internationale afin qu'elle exerce des pressions sur le gouvernement afghan.

– « Le top model vient au secours de ses sœurs afghanes » : je préfère nettement le sous-titre. Mais peu importe, l'essentiel est d'alerter l'opinion. Ça fonctionne : presse, radio, télévision, je suis invitée partout ! s'exclame Zeina.

– Profites-en pour rester dans la course, ma douce Panthère. C'est bien qu'on parle de toi.

– Parce que tu crois encore que je fais tout ça pour ça ?

– Quoi qu'il en soit, rien qui puisse desservir ton image...

– Tu me dégoûtes.

Elle marque un temps, puis calmement, plante ses yeux dans

ceux d'Olivier.

– Il faut qu'on parle.

– Oui ?

– Je ne veux plus travailler avec toi ni exercer ce métier. Depuis que je suis rentrée d'Afghanistan, j'ai décidé de changer de vie pour me consacrer à autre chose qu'à ma propre gloire.

– C'est ton écrivain qui t'a mis cette riche idée en tête ?

– Laisse Christian hors de tout ça !

– Tu l'aimes, lui...

– Je l'aime, oui. C'est un homme merveilleux. Il est le seul à savoir qui je suis vraiment.

– Une belle âme, je l'ai toujours dit.

– Toi, tu ne connais que mon ombre. Maintenant, je veux aller vers la lumière.

– Mais voyons, tu es dans la lumière. Grâce à moi !

– Je parle de *ma* lumière, Olivier. Celle qui brille à l'intérieur et qu'au contraire, tu t'es évertué à éteindre durant toutes ces années.

Le téléphone sonne. C'est la chaîne CBS. Zeina est attendue le lendemain sur le plateau de *Life is a real show*, la célèbre émission quotidienne de l'après-midi, animée par Melany Focks. Dans une semaine, ce sera au tour de *What a wonderful world* de la recevoir en direct. Cette fois, elle aura droit au *prime time*. Elle devra s'entraîner en prévision de ce rendez-vous télévisuel primordial. Il lui faudra être éloquente et persuasive pour sensibiliser le plus de monde possible.

Le mois prochain, ce sont les chaînes de l'Hexagone qui l'accueilleront. Ces dernières semblent en effet s'intéresser de près à l'aventure humanitaire dans laquelle le mannequin s'est lancé.

Les Français n'oublient pas que Zeina a d'abord trouvé refuge dans leur pays avant de devenir un top model

international. Depuis ses débuts, les gens ont une affinité particulière avec la jeune Afghane.

Bientôt, une émission spéciale lui sera consacrée sur TF1, à 20 h 30. Catherine Nérand l'interviewera « face caméra ». Chacun sait que la journaliste l'a récemment accompagnée sur le terrain : cette dernière fera part de son expérience, et rappellera combien le travail de l'association est crucial pour la population.

Quant à la presse, la vague déclenchée par l'article de *Reporters* a d'abord gagné les magazines féminins du monde entier qui ont relayé la cause portée par le mannequin. Mais cette fois, l'onde est parvenue à toucher les journaux économiques et politiques. À la suite des principaux titres européens, le *Washington Post* et le *New York Times* ont, eux aussi, été emportés par l'irrésistible courant, transformant la houle initiale en tsunami planétaire.

Alicia se réjouit de cette médiatisation aux retombées inespérées. Les fonds affluent. Grâce aux dons, Solidarités va pouvoir financer les nombreux projets, qui, faute d'argent, étaient demeurés jusqu'alors en suspens : la construction de nouvelles écoles de filles, la mise en place de bus de ramassage, l'achat de matériel médical et d'appareils échographiques permettant le suivi des grossesses, la création de centres d'accueil d'urgence pour les femmes victimes de violences conjugales.

Cependant, restée à Kaboul, la présidente s'épuise. Les volontaires ne manquent pas d'enthousiasme, mais aucun n'est assez expérimenté pour la seconder. Agir efficacement en Afghanistan demande une connaissance profonde du pays. Il faut des années pour se familiariser avec ses mœurs et ses coutumes. Alicia doit trouver au plus vite une personne qualifiée pour prendre la direction du siège de l'association, car l'état de

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

élèvera comme telle, réparant les erreurs de son propre passé. Abigail représente sa fierté. Sa gloire d'être restée vivante, debout et droite face au destin.

Une autre fierté l'anime. Celle d'avoir contribué à aider ses compatriotes en s'engageant aux côtés de Solidarités. Si elle n'est pas retournée à Kaboul depuis l'annonce de sa grossesse, Yassir s'est révélé un directeur hors pair. Après l'avoir formé plusieurs mois, Alicia n'a pas hésité à lui confier l'association. Un symbole fort au moment où les soldats occidentaux quittent le pays, le laissant entre les mains du nouveau président Ashraf Ghani qui se dit favorable aux négociations avec les talibans. Les Afghanes ne serviront-elles pas de monnaie d'échange à ces tractations ? Le combat n'est pas terminé. Zeina continuera à y prendre part.

Prégnant, le rêve qu'elle a fait cette nuit l'enveloppe encore. Christian n'y figurait pas, pourtant c'est vers ce dernier que ses pensées se tournent. Elle ne l'a pas revu depuis un an.

Il citait souvent cette phrase de Rainer Maria Rilke qui lui revient en mémoire : « L'amour, ce sont deux solitudes se protégeant, se complétant, se limitant et s'inclinant l'une vers l'autre. » À présent, elle la comprend. L'amour comme la vie, dans sa vérité, est solitude, car personne ne peut vivre, souffrir, mourir, ni aimer à notre place. Une solitude illuminée ou assombrie par celle de l'autre, accepté dans toute son étrangeté.

Christian est le seul homme qu'elle ait aimé. Elle l'aime encore par-delà son absence, par-delà les reproches. Si aujourd'hui, elle n'a plus peur, ne fuit plus, n'oppose plus de résistance à « ce qui est », elle le lui doit. Grâce à lui, elle a emménagé à l'étage de la maison onirique. Il l'a aidée à investir cette pièce dépouillée située au cœur d'elle-même pour l'habiter paisiblement. De son vide, elle a fait son petit royaume.

Elle s'est efforcée de l'oublier mais la meilleure part de cet

homme est là, sous ses yeux, l'enfant le lui rappelle. Où est le manuscrit remis lors de l'altercation qui a signé leur rupture ? Elle n'a jamais voulu le lire.

Cette nuit, Zeina le dévore, découvrant la femme que l'écrivain révèle au fil des pages. Une femme qui lui ressemble trait pour trait et dont il retrace le douloureux parcours. Partant de sa confusion identitaire initiale, il relate sa quête éperdue de liberté. En France, d'abord, puis aux États-Unis. Il parle du culte de l'image, de la jeunesse, de cette perfection féminine que le mannequin a longtemps incarnée. Loin de l'affranchir, ce reflet impeccable d'elle-même l'a jetée dans une nouvelle prison : l'ego. Un enfermement sournois débouchant sur une désespérance qu'elle n'a cessé de fuir. Mais celle qui ne savait pas vivre avec elle-même pouvait-elle vivre avec les autres ? Celle qui ne savait pas vivre avec sa propre solitude pouvait-elle traverser celle des autres ?

À l'instar de Zeina, l'héroïne du roman a fait défiler les hommes, autant d'élus et de possibles aussitôt avortés.

Un jour enfin, la rencontre a lieu et les yeux d'un homme renvoient à l'héroïne la vérité d'elle-même. Ils lui apprennent à ne plus se noyer dans son néant. Mais à s'y perdre pour se sauver. Alors, son ego s'efface pour accueillir le monde, l'amour : tout. Et embrasser, dans un élan transcendant, l'intemporelle unité céleste.

L'aube se lève lorsqu'elle achève sa lecture.

Zeina glisse une photo de l'enfant à la dernière page du manuscrit, puis doucement, le referme. Demain, elle renverra le livre à son auteur.

Remerciements

Ma reconnaissance va à Jean-Marc Bastière pour sa confiance et son soutien.

Son regard, ses suggestions, l'attention exigeante et chaleureuse qu'il a portée à ce texte m'ont permis de rester fidèle au projet que j'avais en tête et de le faire aboutir.

Un grand merci à ma fille aînée, Marine, pour sa relecture minutieuse.

Ses remarques aussi fines que constructives m'ont émerveillée et infiniment aidée.

Achevé d'imprimer par XXXXXX,
en XXXXX 2015
N° d'imprimeur :

Dépôt légal : XXXXXXXX 2015

Imprimé en France